

NUITS DE LA LECTURE

21.01 →
25.01.2026

VILLES &
CAMPAGNES
10^e
ÉDITION

MONTAGE DE TEXTES



CNL / © Tom Haugomat pour les Nuits de la lecture /
Conception graphique : Studio CC



MINISTÈRE
DE LA CULTURE

Liberté
Égalité
Fraternité

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

Introduction

Les Nuits de la lecture 2026 vous embarquent entre villes et campagnes. Organisées par le Centre national du livre sur proposition du ministère de la Culture, elles se déroulent du 21 au 25 janvier 2026 au cours de cinq journées et soirées exceptionnelles. Cet événement littéraire de grande ampleur est plus que jamais nécessaire pour partir à la conquête de nouveaux lecteurs et réaffirmer, auprès de tous, la place essentielle du livre et de la lecture dans nos vies. Les Nuits de la lecture ont ainsi le rôle essentiel de conseiller, d'orienter, et d'offrir à chacun le temps de lire sous toutes ses formes.

Le public est invité à se réunir à l'occasion de milliers d'événements physiques et numériques autour du thème villes et campagnes. C'est dans ce cadre que le Centre national du livre a souhaité offrir ce montage de textes aux acteurs de cette 10^e édition : les bibliothèques, les librairies, les associations de développement de la lecture ou de solidarité, mais également les musées, les théâtres, les établissements scolaires et universitaires, les structures pénitentiaires et médico-sociales, le réseau des établissements culturels français, les librairies francophones à l'étranger...

Ce montage de textes a été conçu à destination des adultes, mais tous sont invités à s'en saisir librement : lecture d'extraits, théâtralisation, recomposition à l'envi. Il s'agit d'un outil adaptable aux envies et besoins de chacun en matière de lecture à voix haute.

La dialectique ville/campagne est un motif récurrent de la littérature. Au fil des siècles, la campagne a vu son image se transformer profondément dans la littérature : à la fois idéal pastoral, refuge de l'âme, mais aussi espace de labeur et d'échappée. Aujourd'hui, elle est parée des vertus du repaire, de la promesse d'un retour à l'essentiel, aux racines. La ville, quant à elle, longtemps symbole d'ascension, d'émancipation ou de modernité, est devenue le théâtre d'une perte de repères, d'une accélération continue, d'une saturation des possibles.

Mêlant les genres et les époques, ce corpus reflète et éclaire ces basculements, il scrute la complexité de nos liens à ces territoires que l'on a trop souvent opposés, alors qu'ils se répondent, se nourrissent. Entre tension et harmonie, entre fuite et attachement, les œuvres, classiques comme contemporaines, révèlent la porosité entre ville et campagne, tout en faisant résonner les grands enjeux écologiques, sociaux et existentiels qui les traversent.



Sommaire

Phoebe Hadjimarkos Clarke, <i>Aliène</i> © Éditions du sous-sol, 2024	p.4
Baptiste Morizot, <i>Manières d'être vivant</i> © Actes Sud, 2020	p.6
Gabrielle Filteau-Chiba, « Réfugiée » dans <i>La Forêt barbelée</i> © Castor Astral, 2024	p.8
Colette, <i>Les Vrilles de la vigne</i> J. Ferenczi & Fils, 1934	p.9
Honoré de Balzac, <i>Le Lys dans la vallée</i> Werdet, 1836	p.11
Cécile Coulon, « Croire qu'au matin tout est nouveau » dans <i>Retrouver la douceur</i> © Castor Astral, 2025	p.13
Annie Ernaux, <i>La Place</i> © Éditions Gallimard, 1983	p.14
Marie-Hélène Lafon, <i>Joseph</i> Publié avec l'aimable autorisation des Éditions Buchet Chastel © Libella, Paris, 2014	p.16
Juliette Rousseau, <i>Péquenaude</i> © Cambourakis, 2024	p.18
Émile Verhaeren, « La Plaine » dans <i>Les Villes tentaculaires</i> Edmond Deman, 1895	p.19
Nicolas Mathieu, <i>Leurs enfants après eux</i> © Actes Sud, 2018	p.22
Serge Joncour, <i>Nature humaine</i> © Flammarion, 2020	p.25
Wendy Delorme, <i>Viendra le temps du feu</i> © Cambourakis, 2021	p.27
Honoré de Balzac, <i>Illusions perdues</i> Hippolyte Souverain, 1839	p.29
Jean-Claude Izzo, <i>Total Khéops</i> © Éditions Gallimard, 1995	p.31



Ce deuxième roman de Phoebe Hadjimarkos Clarke imagine une pseudo-enquête hallucinée au cœur d'une mystérieuse campagne. La narratrice, Fauvel, accepte de garder une chienne, Hannah, dans une maison de campagne isolée. Mais ce n'est pas un chien comme les autres, puisqu'il s'agit du clone d'une première Hannah, qui trône empaillée au milieu du salon. Quand des bêtes sont retrouvées massacrées dans les champs, Fauvel cherche à comprendre. Quelle part d'animalité et de violence coule dans notre humanité ? Cet extrait, situé au début du roman, confronte l'idée de la campagne que s'est faite la narratrice avec sa réalité.

.....

Luc est satisfait de cette issue, très content de donner de l'argent à cette Fauvel dont il s'était senti indûment jaloux ; ainsi il lave l'honneur de sa stoneuse de fille. Il se sent ragaillardi, comme si le destin avait changé d'avis, et il explique à Fauvel d'une voix débonnaire :

C'est un coin qui n'intéresse pas grand monde. On est enclavés et mal desservis. Et puis les routes qui existent sont en sale état. En fait, c'est ce côté presque arriéré qui me plaît, je me sens libre ici

dit Luc en faisant des gestes au caractère lyrique d'une main. L'autre agrippe fermement le volant.

Pour sa part, Fauvel frotte de sa manche le verre opacifié pour mieux voir ce pays primitif ; on passe assez à propos à côté d'une vieille bâtisse abandonnée, entourée d'une forêt bordélique, un fouillis de lianes, de feuillus gris et de ronciers, c'est sombre dans la lumière hivernale, un peu triste : parfait.

Les semaines précédant son arrivée à Cournac, Fauvel est restée dans son appartement, inquiète et impatiente. Elle a pensé aux arbres s'embrasant des couleurs de la saison, aux feuilles qui roussissent, à la brume qui s'élève sur les champs et les forêts, à la pointe du froid peu à peu installée sous la peau. Elle a imaginé ce que ça pouvait représenter, un automne, un début d'hiver dans ces coins-là, pour suivre le fil des choses, de loin et amicalement.

Recluse dans la ville, elle a réfléchi à la faune sauvage ou non, à la vie nue, pleine de remue-ménage, d'affolement et de muscles qu'elle mène, de goût de sang ou de pousses fraîches, de courses de futaie en futaie, de fourrure hérissée dans le vent.

La nature telle qu'elle se l'imagine, et la vie qu'elle se projette dans la nature : elle sait bien que c'est des fantasmes. Sous sa couette, au milieu de dix mille rues, de dix mille routes, cernée par des tunnels ou des ponts qui ondulent ; écoutant d'une oreille les chuchotements de son appli de méditation censée apaiser son angoisse chronique, elle se dit que cette nature-là n'existe plus depuis longtemps, si tant est qu'elle ait jamais existé.

Elle sait que la campagne, c'est aussi, et peut-être avant tout, des centres-villages en proie à la désolation, des zones commerciales dévorant les friches, les jardins et les pâturages ; des individus véhiculés et solitaires, sillonnant un territoire aussi étranger que la Lune.

Pourtant elle a eu hâte d'être arrachée à la ville et à la violence qu'elle y flairait partout. Elle s'y sentait traquée. Traquée par des ennemis. Partir, ça serait enfin leur échapper.

Quand elle arrive à Cournac, elle découvre une campagne jolie mais sauvage, pour ce qu'elle en aperçoit à travers la vitre embuée de la voiture de Luc, venu la chercher à la gare la plus proche.

Elle pense sans trop y croire quelque chose comme :

Ainsi il existe encore des lieux sur ce continent et dans ce pays qui est malencontreusement le mien, dans la mesure où cent fois préférable aurait été de naître apatride ou de ne pas naître du tout, il existe encore des lieux qui ressemblent à l'image idéale que l'on s'en fait.

Et cette pensée la plonge dans une sorte de vertige méditatif dont elle ne connaît pas la clé, dont elle n'est ni heureuse, ni malheureuse.



Baptiste Morizot est écrivain et maître de conférences en philosophie à l'université d'Aix-Marseille. Ses travaux, consacrés aux relations entre l'humain et le vivant, s'appuient sur des pratiques de terrain, notamment le pistage de la faune sauvage. *Manières d'être vivant* part du postulat suivant : notre espèce a fait sécession, en déclarant que les dix millions d'autres espèces qui peuplent la Terre, sont de la « nature », tel un décor et non des êtres. La violence de ce postulat a contribué aux grands bouleversements écologiques. Avec cet essai, il nous encourage à penser le vivant en termes d'interdépendances et de cohabitation, en en finissant avec la hiérarchie plaçant l'espèce humaine au-dessus de toutes les autres. Cet extrait qui prend place dans l'introduction invite à réfléchir à la façon dont nous percevons le tissu du vivant, notamment dans l'espace dit « naturel », que les urbains tendent à nommer campagne.

La violence de notre croyance en la « Nature » se manifeste dans le fait que les chants d'oiseaux, de grillons, de criquets, dans lesquels on est immergés en été dès qu'on s'éloigne des centres-villes, sont vécus dans la mythologie des modernes comme un *silence reposant*. Alors qu'ils constituent, pour qui veut bien essayer de les traduire, de les sortir du statut de bruit blanc, des myriades de messages géopolitiques, de négociations territoriales, de sérénades, d'intimidations, de jeux, de plaisirs collectifs, de défis lancés, de tractations sans paroles. La moindre prairie fleurie est un caravansérail cosmopolite, multilingue, multi-espèces et bourdonnant d'activité. Un vaisseau spatial aux confins de l'univers, où des centaines de formes de vie différentes se rencontrent et établissent des *modus vivendi*, en communiquant par le son. Les nuits de printemps, on entend résonner dans ce vaisseau les chants-lasers des rossignols, qui combattent sans violence, à grands coups de beauté, pour attirer leurs compagnes arrivant après eux de migration et errant la nuit dans les bois pour trouver leur mâle ; on entend interloqué les abois des chevreuils, borborygmes gutturaux de fauves intergalactiques, hurlant le désespoir du désir.

Ce qu'on appelle la « campagne » un soir d'été, c'est le souk inter-espèces le plus bariolé et bruyant, remuant d'énergie industrielle, c'est un Times Square autre qu'humain un lundi matin – et les modernes sont assez fous, leur métaphysique assez autoréalisatrice, pour y voir un silence qui ressource, une solitude cosmique, un espace apaisé. Un lieu vide de présences réelles, et muet.

Quitter la ville, alors, ce n'est pas bucoliquement s'éloigner des bruits de nuisances, ce n'est pas aller vivre à la campagne, c'est aller vivre *en minorité*. Dès que la nature est dénaturalisée – non plus un aplat continu, un décor d'une seule pièce, un fond sur lequel se jouent les tribulations humaines –, dès qu'on retraduit les vivants en êtres et non plus en choses, alors le cosmopolitisme multispécifique devient submergeant, presque irrespirable, écrasant pour l'esprit – on est entrés en minorité. Cure de bon aloi pour les modernes, qui ont pris la mauvaise habitude de transformer tous leurs « autres » en minorités.

D'un certain point de vue, il est vrai que l'on a *perdu* une certaine sensibilité : l'urbanisation massive, le fait de ne pas vivre au quotidien au contact de formes de vie multiples, nous ont dépris des puissances de pistage – et j'entends le pistage en un sens philosophiquement enrichi, comme la sensibilité et la disponibilité aux signes des autres formes de vie. Cet art de lire s'est perdu : on « n'y voit rien », et il y a un enjeu à reconstituer des chemins de sensibilité, pour commencer à réapprendre à voir. Si nous ne voyons rien dans la « nature », ce n'est pas seulement par ignorance de savoirs écologiques, éthologiques et évolutionnaires, mais parce que nous vivons dans une cosmologie dans laquelle il n'y aurait supposément rien à voir, c'est-à-dire ici rien à *traduire* : pas de sens à interpréter. Tout l'enjeu philosophique revient à rendre sensible et évident qu'il y a bien quelque chose à voir et des significations riches à traduire dans les milieux vivants qui nous entourent. Il suffit néanmoins de faire ce pas-là et tout le paysage se recompose. C'est tout l'objet du premier texte de ce recueil, qui embarque le lecteur dans une expédition de pistage d'une meute de loups dans les neiges du Vercors, entre thriller éthologique et récit de premier contact avec des formes de vie *alien*.

L'idée de « perte » de sensibilité est néanmoins ambiguë dans sa formulation même. Le malentendu de cette idée revient en effet à ce qu'elle semble receler quelque chose comme un primitivisme nostalgique, qui n'est pas pertinent dans cette affaire. Ce n'était pas forcément « mieux avant », et il ne s'agit pas de revenir à des formes de vie nus dans les bois. Tout l'enjeu est précisément qu'il s'agit de les *inventer*.



Gabrielle Filteau-Chiba, « Réfugiée » dans *La Forêt barbelée*

© Castor Astral, 2024

Extrait pages
15 à 16

Temps de
lecture : 40 sec

Gabrielle Filteau-Chiba est une poétesse et écrivaine québécoise. Elle a vécu pendant huit ans au cœur d'une forêt, seule dans une cabane. Ce recueil en est le témoignage poétique. Découpé en quatre saisons, il raconte son apprentissage des dangers de la nature, l'adaptation au rythme de la terre, à la solitude mais aussi comment lutter face aux menaces qui planent sur ces territoires. Ce poème évoque la nécessaire fuite vers un lieu refuge, ni ville ni campagne, une nature belle et peuplée, avec laquelle il faut chercher une harmonie.

Réfugiée

je suis une réfugiée de campagne qui préfère à la ville
la forêt estuaire
ses caps secrets
je suis une ermite bloquée qui fuit les foules
car mes lits de lichen sont belvédères
promesses de silence
je lisse des montagnes nues caresse crevasses
m'ancre au roc
livre ouvert
j'ai acquis mille épicéas condamné l'accès
barré la grille
qui grinçait
je me campe ici pour de bon
bercer ce mauvais pressentiment
Hôtesse
aiguise mes sens déteins sur moi
je flaire des présences
entends des pas



Colette, *Les Vrilles de la vigne*

J. Ferenczi & Fils, 1934



Les Vrilles de la vigne est un recueil de courts textes paru en 1908. On y entend la voix libre et singulière de Colette qui s'est émancipée de son mari Willy avec lequel elle avait écrit la fameuse série des Claudine. Ainsi, le premier texte qui donne son titre au recueil met en scène un rossignol prisonnier des vrilles d'une vigne et qui, par son chant, réussit à se libérer. S'y mêlent souvenirs, impressions fugitives, méditations et nombreuses évocations de la nature. Jardins, forêts, rivages marins, cycles des saisons sont autant de vibrants miroirs de l'âme, annonçant l'importance de la nature dans l'ensemble de l'œuvre de Colette.

J'appartiens à un pays que j'ai quitté. Tu ne peux empêcher qu'à cette heure s'y épanouisse au soleil toute une chevelure embaumée de forêts. Rien ne peut empêcher qu'à cette heure l'herbe profonde y noie le pied des arbres, d'un vert délicieux et apaisant dont mon âme a soif... Viens, toi qui l'ignores, viens que je te dise tout bas le parfum des bois de mon pays égale la fraise et la rose ! Tu jurerais, quand les taillis de ronces y sont en fleurs, qu'un fruit mûrit on ne sait où, – là-bas, ici, tout près, – un fruit insaisissable qu'on aspire en ouvrant les narines. Tu jurerais, quand l'automne pénètre et meurtrit les feuillages tombés, qu'une pomme trop mûre vient de choir, et tu la cherches et tu la flaires, ici, là-bas, tout près...

Et si tu passais, en juin, entre les prairies fauchées, à l'heure où la lune ruisselle sur les meules rondes qui sont les dunes de mon pays, tu sentirais, à leur parfum, s'ouvrir ton cœur. Tu fermerais les yeux, avec cette fierté grave dont tu voiles ta volupté, et tu laisserais tomber ta tête, avec un muet soupir...

Et si tu arrivais, un jour d'été, dans mon pays, au fond d'un jardin que je connais, un jardin noir de verdure et sans fleurs, si tu regardais bleuir, au lointain, une montagne ronde où les cailloux, les papillons et les chardons se teignent du même azur mauve et poussiéreux, tu m'oublierais, et tu t'assoierais là, pour n'en plus bouger jusqu'au terme de ta vie.

Il y a encore, dans mon pays, une vallée étroite comme un berceau où, le soir, s'étire et flotte un fil de brouillard, un brouillard ténu, blanc, vivant, un gracieux spectre de brume couché sur l'air humide... Animé d'un lent mouvement d'onde, il se fond en lui-même et se fait tour à tour nuage, femme endormie, serpent langoureux, cheval à cou de chimère... Si tu restes trop tard penché vers lui sur l'étroite vallée, à boire l'air glacé qui porte ce brouillard vivant comme une âme, un frisson te saisira, et toute la nuit tes songes seront fous...

Écoute encore, donne tes mains dans les miennes : si tu suivais, dans mon pays, un petit chemin que je connais, jaune et bordé de digitales d'un rose brûlant, tu croirais gravir le sentier enchanté qui mène hors de la vie... Le chant bondissant des frelons fourrés de velours t'y entraîne et bat à tes oreilles comme le sang même de ton cœur, jusqu'à la forêt, là-haut, où finit le monde...

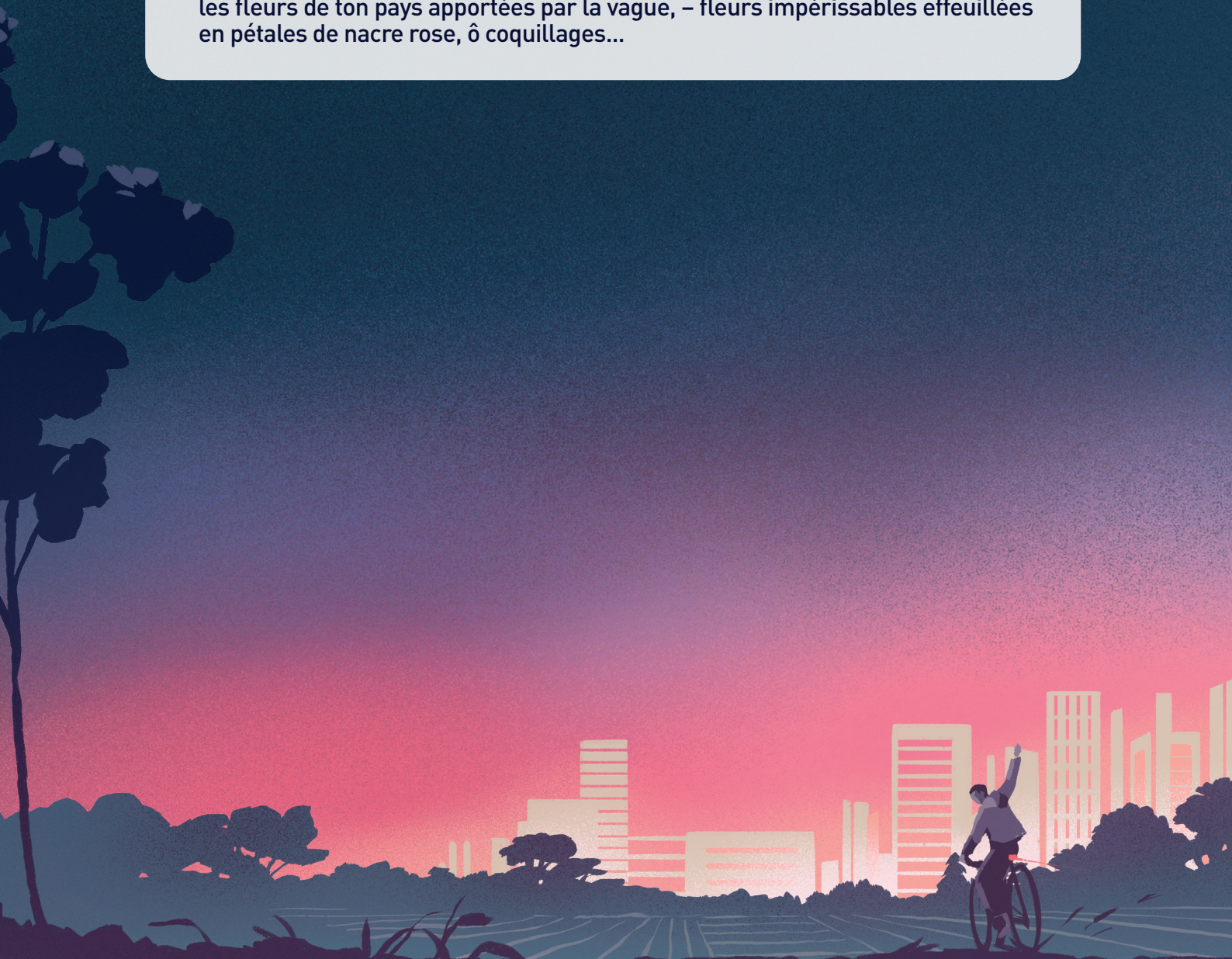
C'est une forêt ancienne, oubliée des hommes, et toute pareille au paradis, écoute bien, car...

Comme te voilà pâle et les yeux grands ! Que t'ai-je dit ! Je ne sais plus... je parlais, je parlais de mon pays, pour oublier la mer et le vent... Te voilà pâle, avec des yeux jaloux... Tu me rappelles à toi, tu me sens si lointaine... Il faut que je refasse le chemin, il faut qu'une fois encore j'arrache, de mon pays, toutes mes racines qui saignent...

Me voici ! de nouveau je t'appartiens. Je ne voulais qu'oublier le vent et la mer. J'ai parlé en songe... Que t'ai-je dit ? Ne le crois pas ! Je t'ai parlé sans doute d'un pays de merveilles, où la saveur de l'air enivre ?... Ne le crois pas ! N'y va pas : tu le chercherais en vain. Tu ne verrais qu'une campagne un peu triste, qu'assombrissent les forêts, un village paisible et pauvre, une vallée humide, une montagne bleuâtre et nue, qui ne nourrit pas même les chèvres...

Reprends-moi ! me voici revenue. Où donc est allé le vent, en mon absence ? Dans quel creux de dune boude-t-il, fatigué ? Un rayon aigu, serré entre deux nuées, pique la mer et rebondit ici, dans ce flacon où il danse à l'étroit...

Jette ce plaid qui m'étouffe ; vois ! la mer verdit déjà... Ouvre la fenêtre et la porte, et courons vers la fin dorée de ce jour gris, car je veux cueillir sur la grève les fleurs de ton pays apportées par la vague, – fleurs impérissables effeuillées en pétales de nacre rose, ô coquillages...



Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée*

Werdet, 1836



Sous la forme d'une confession épistolaire, Félix de Vandenesse raconte à la comtesse de Manerville, avant de l'épouser, son amour tragique pour Henriette de Mortsau, qu'il a idéalisée, telle un lys dans une vallée de Touraine. Il y évoque des désirs qui se croisent sans se rencontrer, son éducation sentimentale autant que politique. Dans ce roman qui fait partie des Scènes de la vie de campagne, Balzac célèbre une nature qu'il connaît intimement et qui lui offre un refuge salubre loin de la frénésie parisienne. Il y est à la fois le peintre des passions et de l'âme humaine et le poète lumineux des paysages tourangeaux.

Malgré la chaleur, après le déjeuner, je descendis dans la prairie afin d'aller revoir l'Indre et ses îles, la vallée et ses coteaux dont je parus un admirateur passionné ; mais avec cette vélocité de pieds qui défie celle du cheval échappé, je retrouvai mon bateau, mes saules et mon Clochegourde. Tout y était silencieux et frémissant comme est la campagne à midi. Les feuillages immobiles se découpaient nettement sur le fond bleu du ciel ; les insectes qui vivent de lumière, demoiselles vertes, cantharides, volaient à leurs frênes, à leurs roseaux ; les troupeaux rumaient à l'ombre, les terres rouges de la vigne brûlaient, et les couleuvres glissaient le long des talus. Quel changement dans ce paysage si frais et si coquet avant mon sommeil ! Tout à coup je sautai hors de la barque et remontai le chemin pour tourner autour de Clochegourde d'où je croyais avoir vu sortir le comte. Je ne me trompais point, il allait le long d'une haie, et gagnait sans doute une porte donnant sur le chemin d'Azay, qui longe la rivière.

— Comment vous portez-vous ce matin, monsieur le comte ?

Il me regarda d'un air heureux, il ne s'entendait pas souvent nommer ainsi.

— Bien, dit-il, mais vous aimez donc la campagne, pour vous promener par cette chaleur ?

— Ne m'a-t-on pas envoyé ici pour vivre en plein air ?

— Hé ! bien, voulez-vous venir voir couper mes seigles ?

— Mais volontiers, lui dis-je. Je suis, je vous l'avoue, d'une ignorance incroyable. Je ne distingue pas le seigle du blé, ni le peuplier du tremble ; je ne sais rien des cultures, ni des différentes manières d'exploiter une terre.

— Hé ! bien, venez, dit-il joyeusement en revenant sur ses pas. Entrez par la petite porte d'en haut.

Il remonta le long de sa haie en dedans, moi en dehors.

— Vous n'apprendriez rien chez monsieur de Chessel, me dit-il, il est trop grand seigneur pour s'occuper d'autre chose que de recevoir les comptes de son régisseur. Il me montra donc ses cours et ses bâtiments, les jardins d'agrément, les vergers et les potagers.

Enfin, il me mena vers cette longue allée d'acacias et de vernis du Japon, bordée par la rivière, où j'aperçus à l'autre bout, sur un banc, madame de Mortsaufr occupée avec ses deux enfants. Une femme est bien belle sous ces menus feuillages tremblants et découpés ! Surprise peut-être de mon naïf empressement, elle ne se dérangea pas, sachant bien que nous irions à elle. Le comte me fit admirer la vue de la vallée, qui, de là, présente un aspect tout différent de ceux qu'elle avait déroulés selon les hauteurs où nous avions passé. Là, vous eussiez dit d'un petit coin de la Suisse. La prairie, sillonnée par les ruisseaux qui se jettent dans l'Indre, se découvre dans sa longueur, et se perd en lointains vaporeux. Du côté de Montbazou, l'œil aperçoit une immense étendue verte, et sur tous les autres points se trouve arrêté par des collines, par des masses d'arbres, par des rochers. Nous allongeâmes le pas pour aller saluer madame de Mortsaufr, qui laissa tomber tout à coup le livre où lisait Madeleine, et prit sur ses genoux Jacques en proie à une toux convulsive.

— Hé ! bien, qu'y a-t-il ? s'écria le comte en devenant blême.

— Il a mal à la gorge, répondit la mère qui semblait ne pas me voir, ce ne sera rien.

Elle lui tenait à la fois la tête et le dos, et de ses yeux sortaient deux rayons qui versaient la vie à cette pauvre faible créature.

— Vous êtes d'une incroyable imprudence, reprit le comte avec aigreur, vous l'exposez au froid de la rivière et l'asseyez sur un banc de pierre.

— Mais, mon père, le banc brûle, s'écria Madeleine.

— Ils étouffaient là-haut, dit la comtesse.

— Les femmes veulent toujours avoir raison ! dit-il en me regardant.

Pour éviter de l'approuver ou de l'improver par mon regard, je contemplais Jacques qui se plaignait de souffrir dans la gorge, et que sa mère emporta. Avant de nous quitter, elle put entendre son mari.

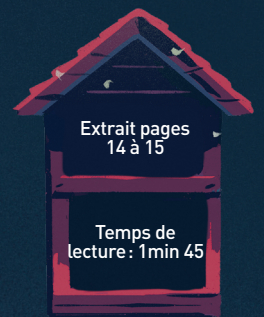
— Quand on a fait des enfants si mal portants, on devrait savoir les soigner ! dit-il.

Paroles profondément injustes ; mais son amour-propre le poussait à se justifier aux dépens de sa femme. La comtesse volait en montant les rampes et les perrons. Je la vis disparaissant par la porte-fenêtre. Monsieur de Mortsaufr s'était assis sur le banc, la tête inclinée, songeur ; ma situation devenait intolérable, il ne me regardait ni ne me parlait. Adieu cette promenade pendant laquelle je comptais me mettre si bien dans son esprit. Je ne me souviens pas d'avoir passé dans ma vie un quart d'heure plus horrible que celui-là. Je suis à grosses gouttes, me disant : M'en irai je ? ne m'en irai-je pas ? Combien de pensées tristes s'élevèrent en lui pour lui faire oublier d'aller savoir comment se trouvait Jacques ! Il se leva brusquement et vint auprès de moi. Nous nous retournâmes pour regarder la riante vallée.



Cécile Coulon, « Croire qu'au matin tout est nouveau » dans *Retrouver la douceur*

© Castor Astral, 2025



Dans Retrouver la douceur, la poétesse et écrivaine Cécile Coulon revient sur les deux années passées depuis la perte de sa grand-mère. Les souvenirs d'enfance comme du quotidien persistent à travers l'évocation des paysages et lieux chéris. Avec ce poème, elle évoque la vie au village de sa grand-mère, dans la vieille bâtisse, perdue au milieu des terres, où la solitude et le manque se font sentir mais où, in fine, la douceur des souvenirs réchauffe le cœur et l'esprit.

Croire qu'au matin tout est nouveau

Entre les collines couvertes de sapins de longs rubans de brume
roulent jusque dans la vallée : aux prairies l'herbe est haute,
les fleurs sont ouvertes, les chevreuils ont passé là très tôt.

On appelle village quatre maisons, deux fermes et une église
où les vieux encore vivants un jour furent dans l'allée mariés.

On appelle village deux rues, une impasse, une bâtisse
plus large que les autres aux volets morts et fermés.

Au-dessus des toits qui fument comme des paquebots
de grands oiseaux tournent et se plantent en flèches
aux piquets des bordures : ils ont les plumes fauves,
le plastron clair, quand on les voit passer on voudrait
croire qu'au matin tout est nouveau.

J'écris dans des maisons aux murs épais, sur des sentiers dévorés
par l'absence des hommes politiques et le piétinement des chevaux.

Je ne suis plus de ce monde perdu entre deux grandes villes,
sans doute ne l'ai-je jamais été mais pourtant un goût de terre
persiste en moi comme un amour qui refuse de s'éteindre
et continue, vaillamment, d'allumer des flammes idiotes
que la vie violente peine à vaincre.

C'est trop : la fureur des circonstances, les hurlements des immeubles,
la misère allongée dans la rue qui ailleurs s'enterre dans les ruines
des anciens gardes-chasse.

C'est trop : le manque d'argent, le manque d'amour,
il faut choisir entre l'un ou l'autre et c'est déjà mourir d'un coup
que de regarder la vie qui passe et de se dire
je voudrais déjà savoir ce qu'il y a au bout.

C'est trop, ça déborde, c'est plein d'un autre fumier,
d'une odeur de printemps noyée dans la fumée.

C'est trop pourtant je fais toujours partie de celles et ceux
qui continuent de croire qu'au matin tout est nouveau.

Annie Ernaux, *La Place*

© Éditions Gallimard, 1983

Extrait pages
29 à 34

Temps de
lecture : 3min 45

Annie Ernaux écrit La Place après la disparition de son père. Au fil de ses souvenirs, elle retrace la vie d'un homme aux origines très modestes qui finira par tenir un commerce à Yvetot, obtenant une petite « place au soleil » et espérant que sa fille vivra mieux que lui. L'autrice y dévoile la douloureuse distance que ses études et son mariage ont installée entre eux. Ce récit, dans sa portée à la fois intime et universel, éclaire avec une grande justesse la question de l'ascension sociale et des fractures qu'elle engendre, un thème majeur qui traverse toute l'œuvre d'Annie Ernaux.

Il faisait deux kilomètres à pied pour atteindre l'école. Chaque lundi, l'instituteur inspectait les ongles, le haut du tricot de corps, les cheveux à cause de la vermine. Il enseignait durement, la règle de fer sur les doigts, respecté. Certains de ses élèves parvenaient au certificat dans les premiers du canton, un ou deux à l'école normale d'instituteurs. Mon père manquait la classe, à cause des pommes à ramasser, du foin, de la paille à botteler, de tout ce qui se sème et se récolte. Quand il revenait à l'école, avec son frère aîné, le maître hurlait « Vos parents veulent donc que vous soyez misérables comme eux ! ». Il a réussi à savoir lire et écrire sans faute. Il aimait apprendre. (On disait apprendre tout court, comme boire ou manger.) Dessiner aussi, des têtes, les animaux. A douze ans, il se trouvait dans la classe du certificat. Mon grand-père l'a retiré de l'école pour le placer dans la même ferme.

[...]

Il s'est mis à traire les vaches le matin à cinq heures, à vider les écuries, panser les chevaux, traire les vaches le soir. En échange, blanchi, nourri, logé, un peu d'argent. Il couchait au-dessus de l'étable, une paillasse sans draps. Les bêtes rêvent, toute la nuit tapent le sol. Il pensait à la maison de ses parents, un lieu maintenant interdit. L'une de ses sœurs, bonne à tout faire, apparaissait parfois à la barrière, avec son baluchon, muette. Le grand-père jurait, elle ne savait pas dire pourquoi elle s'était encore une fois sauvée de sa place. Le soir même, il la reconduisait chez ses patrons, en lui faisant honte.

Mon père était gai de caractère, joueur, toujours prêt à raconter des histoires, faire des farces. Il n'y avait personne de son âge à la ferme. Le dimanche, il servait la messe avec son frère, vacher comme lui. Il fréquentait les « assemblées », dansait, retrouvait les copains d'école. On était heureux quand même. Il fallait bien.

Il est resté gars de ferme jusqu'au régiment. Les heures de travail ne se comptaient pas. Les fermiers rognaient sur la nourriture. Un jour, la tranche de viande servie dans l'assiette d'un vieux vacher a ondulé doucement, dessous elle était pleine de vers. Le supportable venait d'être dépassé. Le vieux s'est levé, réclamant qu'ils ne soient plus traités comme des chiens. La viande a été changée. Ce n'est pas le Cuirassé Potemkine.

Des vaches du matin à celles du soir, le crachin d'octobre, les rasières de pommes qu'on bascule au pressoir, la fiente des poulaillers ramassée à larges pelles, avoir chaud et soif. Mais aussi la galette des rois, l'almanach Vermot, les châtaignes grillées, Mardi gras t'en va pas nous ferons des crêpes, le cidre bouché et les grenouilles pétées avec une paille. Ce serait facile de faire quelque chose dans ce genre. L'éternel retour des saisons, les joies simples et le silence des champs. Mon père travaillait la terre des autres, il n'en a pas vu la beauté, la splendeur de la Terre-Mère et autres mythes lui ont échappé.

A la guerre 14, il n'est plus demeuré dans les fermes que les jeunes comme mon père et les vieux. On les ménageait. Il suivait l'avance des armées sur une carte accrochée dans la cuisine, découvrait les journaux polissons et allait au cinéma à Y... Tout le monde lisait à haute voix le texte sous l'image, beaucoup n'avaient pas le temps d'arriver au bout.

Il disait les mots d'argot rapportés par son frère en permission. Les femmes du village surveillaient tous les mois la lessive de celles dont le mari était au front, pour vérifier s'il ne manquait rien, aucune pièce de linge.

La guerre a secoué le temps. Au village, on jouait au yoyo et on buvait du vin dans les cafés au lieu de cidre. Dans les bals, les filles aimaient de moins en moins les gars de ferme, qui portaient toujours une odeur sur eux.

Par le régiment mon père est entré dans le monde. Paris, le métro, une ville de Lorraine, un uniforme qui les faisait tous égaux, des compagnons venus de partout, la caserne plus grande qu'un château. Il eut le droit d'échanger là ses dents rongées par le cidre contre un appareil. Il se faisait prendre en photo souvent.

Au retour, il n'a plus voulu retourner dans la culture. Il a toujours appelé ainsi le travail de la terre, l'autre sens de culture, le spirituel, lui était inutile.



Marie-Hélène Lafon, *Joseph*

Publié avec l'aimable autorisation des Éditions Buchet Chastel

© Libella, Paris, 2014

Extrait pages
23 à 26

Temps de
lecture : 3min 45

Marie-Hélène Lafon raconte la vie de Joseph, un ouvrier agricole de bientôt soixante ans, dans une ferme du Cantal. Région dont elle est originaire et qu'elle s'attache à explorer dans son œuvre exigeante. A travers l'histoire de Joseph, c'est celle d'un pays, de ses bourgs, de ses campagnes reculées et de tous ceux qui les peuplent. Dans une écriture qui joue des fragiles équilibres entre authenticité, rusticité et simplicité, cet extrait dresse un portrait ciselé du milieu rural.

La patronne levait le sourcil et pinçait le coin de sa bouche, à gauche, toujours du même côté, Joseph remarquait ces choses aussi, à force de voir les gens ; on sentait que la patronne n'aimait pas trop que le patron se lance à parler sur les personnes ou sur l'état de l'agriculture, même si on savait que Joseph n'allait nulle part et ne répétait pas. Toujours Joseph avait retenu les histoires des gens et ce qui se racontait, il ne mélangeait pas dans sa tête et il y pensait en s'endormant. Il dormait à fond et se réveillait net, d'un coup, prêt, les idées à l'endroit, aiguisé comme une faux ou affûté comme les lames de la barre de coupe que le patron utilisait encore dans cette ferme pour faucher les pentes ou d'autres endroits qui n'auraient pas supporté la rotative et le gros tracteur, les sagnes par exemple où les mottes de terre tremblent sous le pied et dégorgent de l'eau rouillée même pendant les années sèches ; en 2003, au moment de la canicule quand les vieux mouraient dans les villes, en 2003 il avait fauché avec le patron la sagne de Chamizelle sous le bois ; ils fauchaient le matin après la traite, la rosée n'était pas levée, elle ne se levait pas dans ce trou sous le bois même en 2003, ensuite ils sortaient le foin au râteau pour qu'il sèche au soleil, c'était des méthodes dépassées ; le patron employait ce mot quand il se lançait dans ses discours sur l'avenir de l'agriculture. Ils ne se parlaient pas pour le travail, ils savaient comment faire et que ça s'arrêterait après eux. Quand ils avaient fini, le trou était propre, impeccable, c'était plaisant à voir. Le bois était pentu sous les hêtres, juste bon pour les renards et les blaireaux qui avaient creusé de sacrés terriers, on respirait la sauvagine à plein nez là-dessous, le patron disait ça, il avait des expressions ; ils n'étaient pas chasseurs dans cette famille, ni pêcheurs, même s'ils avaient un grand pré au bord de la Santoire. Chaque année, au début de l'été, le fils ou le père racontait au moins une fois à table que sous le bois à cet endroit exactement, sous le talus au bord de la sagne, en faisant la grande coupe le long de la rivière avec le gros tracteur, il avait vu les renardeaux qui jouaient, à plusieurs, en sautant sur eux-mêmes, en tournant, en se mordant derrière la tête, la mère se tenait un peu sur le côté pour les surveiller ; les renardeaux n'étaient pas du tout dérangés par les machines et les regardaient passer comme un défilé de chars fleuris le jour de la fête ou la caravane du Tour de France au puy Mary. Joseph rangeait par listes, la famille, les fermes, la boisson, la liste de son père était finie depuis longtemps, celle de sa mère aussi, pas celle de son frère, même s'il ne reverrait sans doute plus Michel, maintenant qu'ils avaient enterré la mère.

Dans l'étable Joseph se parlait entre ses dents, en voix de gorge ; le patron ou le fils ou le marchand de veaux ou le vétérinaire n'auraient rien entendu s'ils étaient entrés pour voir une bête ou chercher un outil ; il n'était pas chez lui, il devait garder sa contenance, toujours. Il se finirait dans cette ferme, pour la retraite il irait dans une maison de Riom où étaient les vieux comme lui, il avait déjà dû rassembler et envoyer des papiers à Aurillac ; le patron l'avait emmené un mercredi à Riom et l'avait déposé dans des bureaux derrière la mairie, c'était le 12 mars l'année de ses cinquante-cinq ans ; il avait un peu attendu, ensuite la personne l'avait reçu, une assistante sociale jeune qui tapait vite sur l'ordinateur, elle avait besoin de son numéro de Sécurité sociale et il l'avait récité par cœur, elle avait souri en le regardant au visage sans demander la carte pour vérifier. Elle avait des yeux verts et un collier assorti. Dans la voiture en rentrant le patron avait dit que cette Madame Flagel était la fille d'une famille de paysans de Montesclide dans la commune de Saint-Amandin, son mari tenait plus de quatre-vingts bêtes dans un bâtiment neuf à côté de Marchastel, c'était des jeunes d'aplomb avec du solide derrière eux ; elle connaissait la musique du travail dans les fermes, avec elle ça serait vite et proprement fait, ça tournerait rond.



Avec Péquenaude, l'écrivaine Juliette Rousseau creuse les liens entre corps et territoire dans un récit à la forme hybride, entre fragments poétique, histoire et sociologie. Depuis la Bretagne agro-industrielle où elle a grandi, avant de la quitter puis de revenir y vivre, elle interroge la ruralité, la relation au vivant, les traditions, la transmission. Que signifie habiter une terre abîmée ? Dans cet extrait situé au début du livre, l'autrice livre une définition du concept de campagne.

En tant que sujet, elle semble d'abord impossible à définir depuis l'intérieur, tant c'est par l'opposition à ce qui la domine (la ville, l'urbain, la modernité) qu'elle est depuis longtemps perçue, y compris par elle-même. «Forme dégradée de l'urbain », elle est vue comme un espace profondément arriéré, conservateur, et s'y intéresser, s'en revendiquer autrement s'avère immédiatement suspect. Je n'oublie pas que pour certains, les fantômes de Dorgères, Barrès ou Pétain n'ont jamais cessé de planer sur nos têtes naïves et rustres. Mais je n'oublie pas non plus que derrière les barricades fumantes où la terre s'époumone parfois, leurs héritages continuent souvent de nous maudire.

Cette perception de la campagne, y compris par elle-même, a une longue histoire. Celle-ci est intimement liée à l'avènement de la modernité. Fruit d'une offensive vieille de plusieurs siècles, dont le saccage est toujours en cours, elle a justifié de tout transformer, de tout dégauchir : la langue, le temps, le paysage. Là où j'ai grandi, elle a notamment consisté à remembrer, araser, aménager, autant de façons de secouer la terre pour en faire tomber celles et ceux qui l'habitaient, comme des poux. La modernisation, l'urbanisation, sont les noms de l'acculturation progressive et violente des populations paysannes, laquelle trouve son acmé il y a environ cinquante ans avec le remembrement et l'imposition d'une agriculture productiviste et industrielle. Je suis née et j'ai grandi dans l'un des territoires où ce processus s'est fait le plus violemment, le plus rapidement. Naître au champ, après la bataille, dans une ruine des mots et du sens de soi.

Ici, l'histoire du pillage de la terre, des corps et des communautés paysannes est à la fois très ancienne et exceptionnellement récente. Voilà une autre ambivalence, et pas des moindres : nommer, c'est chercher loin en soi les racines des offenses, tout en laissant murmurer ce qui, des mémoires d'une vie collective attachée, incorporée, continuait de façonner la terre jusqu'à moins d'une génération avant la nôtre. La majeure partie des ruraux est héritière de cette histoire paysanne. Elle en porte encore les marques, la honte aussi. Celle-ci lui transpire par tous les pores. Car il a d'abord fallu apprendre aux paysans et aux paysannes à ne pas s'aimer, pour pouvoir ensuite les déposséder plus facilement de leurs mondes. La haine de soi est peut-être ce que l'on nous inflige en premier.

Émile Verhaeren, « La Plaine » dans *Les Villes tentaculaires*

Edmond Deman, 1895



Émile Verhaeren, poète belge flamand et voix du symbolisme, a donné dans son diptyque Les Campagnes hallucinées (1893) et Les Villes tentaculaires (1895) une vision saisissante de la modernité. D'un côté, la campagne, marquée par la pauvreté, la désolation et la lente disparition d'un monde ancien ; de l'autre, la ville, grouillante, dévorante, tentaculaire, symbole d'une industrialisation effrénée. Le poète restitue avec une force visionnaire les bouleversements de son temps, la marche inexorable du progrès, mais aussi l'angoisse et la fascination que suscitent ces transformations. Dans ce contraste, ce sont deux visages de la modernité qui se dessinent : la ruine des campagnes et l'ivresse des villes.

La Plaine

La plaine est morne et ses chaumes et granges
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus,
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte — et la ville la mange.
Formidables et criminels,
Les bras des machines hyperboliques.
Fauchant les blés évangéliques,
Ont effrayé le vieux semeur mélancolique
Dont le geste semblait d'accord avec le ciel.
L'orde fumée et ses haillons de suie
Ont traversé le vent et l'ont sali :
Un soleil pauvre et avili
S'est comme usé en de la pluie.
Et maintenant, où s'étagaient les maisons claires
Et les vergers et les arbres allumés d'or,
On aperçoit, à l'infini, du sud au nord,
La noire immensité des usines rectangulaires.
Telle une bête énorme et taciturne
Qui bourdonne derrière un mur,
Le ronflement s'entend, rythmique et dur,
Des chaudières et des meules nocturnes ;
Le sol vibre, comme s'il fermentait
Le travail bout comme un forfait,
L'égout charrie une fange velue
Vers la rivière qu'il pollue ;
Un supplice d'arbres écorchés vifs

Se tord, bras convulsifs,
En façade, sur le bois proche ;
L'ortie épuise aux cœurs sablons et oche
Et les fumiers, toujours plus hauts, de résidus :
Ciments huileux, plâtras pourris, moellons fendus,
Au long de vieux fossés et de berges obscures
Lèvent, le soir, leurs monuments de pourritures.
Sous des hangars tonnants et lourds,
Les nuits, les jours,
Sans air et sans sommeil,
Des gens peinent loin du soleil :
Morceaux de vie en l'énorme engrenage,
Morceaux de chair fixée, ingénieusement,
Pièce par pièce, étage par étage,
De l'un à l'autre bout du vaste tournoiement.
Leurs yeux, ils sont les yeux de la machine,
Leurs dos se ploient sous elle et leurs échine,
Leurs doigts volontaires, qui se compliquent
De mille doigts précis et métalliques,
S'usent si fort en leur effort,
Sur la matière carnassière,
Qu'ils y laissent, à tout moment,
Des empreintes de rage et des gouttes de sang.
Dites ! l'ancien labeur pacifique, dans l'Août
Des seigles mûrs et des avoines rousses,
Avec les bras au clair, le front debout
Dans l'or des blés qui se retrousse
Vers l'horizon torride où le silence bout.
Dites ! le repos tiède et les midis élus,
Tressant de l'ombre pour les siestes.
Sous les branches, dont les vents prestes
Rythment, avec lenteur, les grands gestes feuillus,
Dites, la plaine entière ainsi qu'un jardin gras,
Toute folle d'oiseaux éparpillés dans la lumière,
Qui la chantent, avec leurs voix plénières,
Si près du ciel qu'on ne les entend pas.
Mais aujourd'hui, la plaine, elle est finie ;
La plaine, est morne et ne se défend plus :
Le flux des ruines et leurs reflux
L'ont submergée, avec monotonie.
On ne rencontre, au loin, qu'enclos rapiécés

Et chemins noirs de houille et de scories
Et squelettes de métairies
Et trains coupant soudain des villages en deux.
Les Madones ont tu leurs voix d'oracle
Au coin du bois, parmi les arbres ;
Et les vieux saints et leur socle de marbre
Ont chu dans les fontaines à miracles.
Et tout est là, comme des cercueils vides
Et détraqués et dispersés par l'étendue,
Et tout se plaint ainsi que les défunts perdus
Qui sanglotent le soir dans la bruyère humide.
Hélas ! la plaine, hélas ! elle est finie !
Et ses clochers sont morts et ses moulins perclus.
La plaine, hélas ! elle a toussé son agonie
Dans les derniers hoquets d'un angelus.



Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*

© Actes Sud, 2018

1er extrait :
pages 13 à 15
2e extrait :
pages 87 à 88

Temps de
lecture : 7 min

Leurs enfants après eux (Prix Goncourt, 2018) de Nicolas Mathieu suit, au fil de plusieurs étés, entre 1992 et 1998, la jeunesse d'une vallée de l'Est de la France, marquée par la désindustrialisation. Dans ce roman d'apprentissage, des adolescents découvrent l'amitié, le désir et la violence des rêves brisés. Entre zones pavillonnaires, lac artificiel et friches industrielles, le récit saisit cet entre-deux du territoire, où l'avenir paraît incertain. Nicolas Mathieu donne chair à une génération qui cherche sa place, dans un monde qui lui en laisse si peu.

.....

Debout sur la berge, Anthony regardait droit devant lui.

À l'aplomb du soleil, les eaux du lac avaient des lourdeurs de pétrole. Par instants, ce velours se froissait au passage d'une carpe ou d'un brochet. Le garçon renifla. L'air était chargé de cette même odeur de vase, de terre plombée de chaleur. Dans son dos déjà large, juillet avait semé des taches de rousseur. Il ne portait rien à part un vieux short de foot et une paire de fausses Ray-Ban. Il faisait une chaleur à crever, mais ça n'expliquait pas tout.

Anthony venait d'avoir quatorze ans. Au goûter, il s'enfilait toute une baguette avec des Vache qui Rit. La nuit, il lui arrivait parfois d'écrire des chansons, ses écouteurs sur les oreilles.

Ses parents étaient des cons. À la rentrée, ce serait la troisième.

Le cousin, lui, ne s'en faisait pas. Étendu sur sa serviette, la belle achetée au marché de Calvi, l'année où ils étaient partis en colo, il somnolait à demi. Même allongé, il faisait grand. Tout le monde lui donnait facile vingt-deux ou vingt-trois ans. Le cousin jouait d'ailleurs de cette présomption pour aller dans des endroits où il n'aurait pas dû se trouver. Des bars, des boîtes, des filles.

Anthony tira une clope du paquet glissé dans son short et demanda son avis au cousin, si des fois lui aussi ne trouvait pas qu'on s'emmerdait comme pas permis.

Le cousin ne broncha pas. Sous sa peau, on pouvait suivre le dessin précis des muscles. Par instants, une mouche venait se poser au pli que faisait son aisselle. Sa peau frémissait alors comme celle d'un cheval incommodé par un taon. Anthony aurait bien voulu être comme ça, fin, le buste compartimenté. Chaque soir, il faisait des pompes et des abdos dans sa piaule. Mais ce n'était pas son genre. Il demeurait carré, massif, un steak. Une fois, au bahut, un pion l'avait emmerdé pour une histoire de ballon de foot crevé. Anthony lui avait donné rendez-vous à la sortie. Le pion n'était jamais venu. En plus, les Ray-Ban du cousin étaient des vraies.

Anthony alluma sa clope et soupira. Le cousin savait bien ce qu'il voulait. Anthony le tannait depuis des jours pour aller faire un tour du côté de la plage des culs-nus, qu'on avait d'ailleurs baptisée ainsi par excès d'optimisme, parce qu'on n'y voyait guère que des filles topless, et encore. Quoi qu'il en soit, Anthony était complètement obnubilé.

- Allez, on y va.
- Non, grogna le cousin.

- Allez. S'te plaît.
- Pas maintenant. T'as qu'à te baigner.
- T'as raison...

Anthony se mit à fixer la flotte de son drôle de regard penché. Une sorte de paresse tenait sa paupière droite mi-close, faussant son visage, lui donnant un air continuellement maussade. Un de ces trucs qui n'allaient pas. Comme cette chaleur où il se trouvait pris, et ce corps étriqué, mal fichu, cette pointure 43 et tous ces boutons qui lui poussaient sur la figure. Se baigner... Il en avait de bonnes, le cousin. Anthony cracha entre ses dents.

Un an plus tôt, le fils Colin s'était noyé. Un 14 juillet, c'était facile de se rappeler. Cette nuit-là, les gens du coin étaient venus en nombre sur les bords du lac et dans les bois pour assister au feu d'artifice. On avait fait des feux de camp, des barbecues. Comme toujours, une bagarre avait éclaté un peu après minuit. Les permissionnaires de la caserne s'en étaient pris aux Arabes de la ZUP, et puis les grosses têtes de Hennicourt s'en étaient mêlées. Finalement, des habitués du camping, plutôt des jeunes, mais aussi quelques pères de famille, des Belges avec une panse et des coups de soleil, s'y étaient mis à leur tour. Le lendemain, on avait retrouvé des papiers gras, du sang sur des bouts de bois, des bouteilles cassées et même un Optimist du club nautique coincé dans un arbre ; c'était pas banal. En revanche, on n'avait pas retrouvé le fils Colin.

Pourtant, ce dernier avait bien passé la soirée au bord du lac. On en était sûr parce qu'il était venu avec ses potes, qui avaient tous témoigné par la suite. Des mômes sans rien de particulier, qui s'appelaient Arnaud, Alexandre ou Sébastien, tout juste bacheliers et même pas le permis. Ils étaient venus là pour assister à la baston traditionnelle, sans intention d'en découdre personnellement. Sauf qu'à un moment, ils avaient été pris dans la mêlée. La suite baignait dans le flou. Plusieurs témoins avaient bien aperçu un garçon qui semblait blessé. On parlait d'un t-shirt plein de sang, et aussi d'une plaie à la gorge, comme une bouche ouverte sur des profondeurs liquides et noires. Dans la confusion, personne n'avait pris sur soi de lui porter secours. Au matin, le lit du fils Colin était vide.

Les jours suivants, le préfet avait organisé une battue dans les bois environnants, tandis que des plongeurs draguaient le lac. Pendant des heures, les badauds avaient observé les allées et venues du Zodiac orange. Les plongeurs basculaient en arrière dans un plouf lointain et puis il fallait attendre, dans un silence de mort.

[...]

Dehors, Manu et les garçons furent cueillis par la lumière. Le Grand fronçait si fort, on ne voyait plus ses yeux.

- Alors, c'est quoi votre petit secret ?

Le cousin allait se jeter à l'eau, mais le Grand leva la main.

- Vous entendez ?

La rue passait devant eux, déserte, bordée de médiocres maisons en briques. Les rares vitrines étaient passées au blanc d'Espagne. De l'autre côté, le haut-fourneau dressait sa carcasse résonnante dans un frémissement de chaleur.

Tout autour proliféraient une jungle de rouille, un dévalement de tuyauterie, de briques, de boulonnage et de treillis d'acier, tout un fatras d'escaliers et de coursives, de tuyaux et d'échelles, de hangars et de cabines désertées.

- Hein ? insista le Grand.

En effet, à intervalles irréguliers, on percevait des cling et des dong lointains.

- C'est quoi ?

- Des mômes qui jouent avec des frondes. Ils sont complètement à la masse. Ils se canardent avec des billes en acier. C'est une vraie passoire là-dedans. Tout va s'écrouler un beau jour.

- Personne peut les empêcher ? demanda le cousin.

- Pour quoi faire ?

Un siècle durant, les hauts-fourneaux d'Heillange avaient drainé tout ce que la région comptait d'existences, happant d'un même mouvement les êtres, les heures, les matières premières. D'un côté, des wagonnets apportaient le combustible et le minerai par voie ferrée. De l'autre, des lingots de métal repartaient par le rail, avant d'emprunter le cours des fleuves et des rivières pour de lents cheminements à travers l'Europe.

Le corps insatiable de l'usine avait duré tant qu'il avait pu, à la croisée des chemins, alimenté par des routes et des fatigues, nourri par tout un réseau de conduites qui, une fois déposées et vendues au poids, avaient laissé dans la ville de cruelles saignées. Ces trouées fantomatiques ravivaient les mémoires, comme les ballasts mangés d'herbes, les réclames qui pâlassaient sur les murs, ces panneaux indicateurs grêlés de plombs.

Anthony la connaissait bien cette histoire. On la lui avait racontée toute l'enfance. Sous le gueulard, la terre se muait en fonte à 1800°C, dans un déchaînement de chaleur qui occasionnait des morts et des fiertés. Elle avait sifflé, gémi et brûlé, leur usine, pendant six générations, même la nuit. Une interruption aurait coûté les yeux de la tête, il valait encore mieux arracher les hommes à leurs lits et à leurs femmes. Et pour finir, il ne restait que ça, des silhouettes rousses, un mur d'enceinte, une grille fermée par un petit cadenas. L'an dernier, on y avait organisé un vernissage. Un candidat aux législatives avait proposé d'en faire un parc à thème. Des mômes la détruisaient à coups de lance-pierre.



Serge Joncour, *Nature humaine*

© Flammarion, 2020

Extrait pages
13 à 15

Temps de
lecture : 3min

Nature humaine (Prix Femina) raconte la trajectoire d'Alexandre, un jeune homme resté à la campagne pour reprendre l'exploitation agricole familiale dans le Lot, alors que ses trois sœurs partent vers la ville et d'autres horizons. Ses sœurs incarnent l'aspiration à la vie urbaine, quittant la ferme familiale pour suivre leur propre voie, alors qu'Alexandre fait le choix difficile de rester « le sacrifié », attaché à la terre et à la continuité du monde rural. Ces départs symbolisent l'attraction des villes et le sentiment d'isolement croissant de la campagne, désertée, qui doit se réinventer ou mourir.

Serge Joncour livre ici une admirable fresque humaine sur les bouleversements du xx^e siècle, où s'affrontent attachement au territoire, attrait du progrès et nécessité de réinventer l'existence rurale face à l'urbanisation croissante.

Samedi 3 juillet 1976

C'était bien la première fois que la nature tapait du poing sur la table. Depuis Noël il ne pleuvait plus, la sécheresse raidissait la terre et agenouillait le pays, à cela s'étaient ajoutées de fortes chaleurs en juin, l'émail du vieux thermomètre sur le mur en était craquelé. Au fil des coteaux, les prairies s'asphyxiaient, les vaches broutaient les ombres en lançant des regards qui disaient la peur.

Depuis que la canicule essorait les corps, aux Bertranges le journal télévisé de 20 heures était devenu plus important que jamais. Pour Alexandre, tous ces reportages sur la vague de chaleur c'était l'opportunité de voir des tas de jeunes femmes en jupe ou en bikini, des images le plus souvent filmées à Paris, des filles court-vêtues marchant dans la ville, d'autres se prélassant dans des squares ou à des terrasses, et certaines, même, seins nus autour d'un plan d'eau. Du haut de ses quinze ans c'était assez irréel. Quant à ses sœurs, elles contemplaient ce monde tant désiré, ces rues grouillantes et ces trottoirs pleins de cafés, de terrasses aux allures de Saint-Tropez, pensant que c'était là l'exact opposé de l'ennui. Au moins cette chaleur était-elle l'occasion d'une gigantesque communion vestimentaire de la nation, car en ville comme aux Bertranges on ne craignait pas de déboutonner la chemise ou d'aller torse nu.

Pour beaucoup, cette fournaise extravagante provenait des essais atomiques et de toutes les centrales nucléaires qui poussaient en Angleterre, en France et en Russie, des bouilloires démentes qui ébouillantaient le ciel et cuisaient les fleuves. Pour le père, cette vague de feu venait plutôt des stations spatiales que Russes et Américains balançaient dans l'espace, des usines flottant là-haut dans le ciel et qui devaient agacer le soleil. Le monde devenait fou. La mère ne jurait que par le commandant Cousteau, en vieux père Noël grincheux celui-ci accusait le progrès et les pollutions industrielles, alors que, franchement, on ne voyait pas bien le rapport entre la fumée des usines et les nuits de feu aux Bertranges.

À la télé comme partout, chacun y allait de ses superstitions, et la seule réponse concrète qui s'offrait face à cette canicule, c'étaient les montagnes de ventilateurs Calor à l'entrée du Mammouth, avec en prime le Tang et les glaces Kim Pouss, signe que ce monde était tout de même porteur d'espoir.

Sans vouloir jouer les ancêtres, les grands-parents rappelaient que lors de la sécheresse de 1921 les paysans de la vallée avaient fait dire une messe. À l'époque, tous avaient cuit au fil d'un office de deux heures célébré sous le soleil en plein champ. N'empêche que, trois jours après, la pluie était de retour. Dieu avait redonné vie aux terres craquelées. Seulement en 1976 Dieu n'était plus joignable, parce qu'il n'y avait plus de curé à l'église de Saint-Clair et que, sans intercesseur, les cierges brûlés à la Saint-Médard n'avaient pas eu le moindre effet, aucune goutte n'était tombée. Le soir, à la météo, ils affichaient un soleil géant sur la carte de France, et puis des éclairs jaunes comme dans les bandes dessinées, des orages qu'on ne voyait jamais en vrai, preuve du prodigieux décalage qui existait entre la télévision de Paris et le monde d'ici.



Wendy Delorme, *Viendra le temps du feu*

© Cambourakis, 2021

Extrait pages
77 à 79

Temps de
lecture : 3min 45

Roman choral d'anticipation, dystopie reflétant les crises que nous traversons aujourd'hui, Viendra le temps du feu imagine une société totalitaire aux frontières closes, bordée par un fleuve. Sur l'autre rive subsistent les vestiges d'une communauté de résistantes, tandis que, dans la capitale du territoire fermé, divers personnages prennent la parole et racontent la lutte, leurs souvenirs, leurs aspirations. Un texte au souffle puissant sur l'émancipation, la révolte et la sororité. La ville totalitaire est un élément phare du roman ; les personnages devant à la fois se plier à ses lois, ses reliefs, tout en les détournant par l'exploration de ses marges.

Un soir j'ai eu raison de toutes ses résistances. Quand il est descendu à la tombée du jour en bas de notre immeuble sur ses semelles feutrées, couvert du manteau gris et du chapeau foncé qui cache ses boucles blondes, j'étais vêtue aussi et prête à y aller. C'était il y a six mois. Il m'a simplement dit « Observe mes manières et agis comme moi ». Nous avons contourné le centre de la ville, toujours très quadrillé après le couvre-feu. Puis nous avons longé les petites maisons aux alentours modestes des quartiers Ouest où vivent les ouvriers des docks et du centre de tri, juste en bordure du fleuve. Je ne comprenais rien à notre itinéraire. Puis je me suis rendu compte que nous nous dirigeons vers le Sud de la ville, que je ne connaissais pas.

Des odeurs inédites m'ont saisie à la gorge, puissantes, sans prévenir. J'en ai eu la nausée et j'ai failli vomir. C'était irrépressible. Jamais je n'avais senti une telle puanteur. Les rues sans eau courante des quartiers Sud sentent l'urine à plein nez et les fosses septiques ouvertes à tous les vents. Les anciennes tuyauteries sont visibles pourtant dans les tronçons morbides de certaines façades à moitié démolies. Depuis Raphaël m'a expliqué pourquoi l'eau n'alimente plus que les pompes publiques dans cette zone-là. Celles et ceux qui y vivent gagnent trop peu d'avoirs pour accéder comme nous au chauffage collectif et aux arrivées d'eau jusque dans les immeubles. On tolère leur présence aux limites de la ville en surveillant leur nombre, ils sont comptés aussi à chaque recensement. Leur nom officiel est les banlieusards. On ne dit plus les pauvres, c'est un mot que ma mère emploie encore parfois, mais qui officiellement est un mot de langue morte. Sans argent, pas de pauvres. Le fonctionnement est simple depuis le vote du Pacte. Chacun gagne en avoirs assez pour se loger, s'hydrater, se nourrir, se divertir aussi, en fonction de sa contribution annuelle. Les gens de ces zones-là contribuent moins, dit-on. En résultat ils vivent dans ces lieux de misère et ils n'ont pas de rente quand vient la vieillesse ou bien la maladie. On dit qu'ils volent les autres, qu'ils font du marchandage illicite d'avoirs et de la contrebande. Je sais d'eux seulement les rumeurs qui circulent, car personne ne va dans ces quartiers Sud s'il n'y habite pas.

La toute première fois, j'étais peu rassurée de devoir traverser ces ruelles puantes et très mal éclairées. On y croise parfois des corps d'allure furtive, qui glissent sans s'arrêter, se fondent dans la nuit avec leurs vêtements sombres, comme ceux de Raphaël. Il a ses habitudes. Il a serré ma main, m'a murmuré tout bas de ne pas m'inquiéter. Qu'on risque moins ici que dans les rues du Centre après le couvre-feu.

Nous avons marché vite, traversant des îlots d'immeubles défraîchis, des traverses aux pavés descellés, inégaux. Mais peu à peu le sol s'est fait lisse sous mes pieds, je ne trébuchais plus. L'air est redevenu soudain plus respirable, les bâtiments plus hauts, les façades présentaient comme un air familier. Et j'ai compris alors que nous n'étions pas loin de là où nous vivons, que nous avions décrit un immense détour, contournant toute la ville et gagnant par le Sud la lisière du quart Est.

Jamais je ne m'étais rendu compte que j'habite à une distance si proche de la banlieue qu'on peut s'y rendre à pied, en marchant moins d'une heure. Je n'ai jamais connu de la ville que l'Est, la rive gauche du fleuve, et le Centre aux immenses bâtiments bien gardés, où nous devons nous rendre quand l'Administration nous convoque chaque année.

J'en étais là de mes réflexions intérieures quand Raphaël a soudain ralenti son allure, s'est tourné pour guetter si nous étions suivis, et puis s'est arrêté devant une vitrine sombre, doublée par un rideau de métal dépoli. Le lieu avait tout l'air d'un magasin fermé. Une porte couverte de peinture écaillée se trouvait sur la gauche. On voyait au-dessus la trace d'une enseigne, aujourd'hui disparue. À la place, une pancarte annonçait en cursives : Le Gentlemen's Club.



Honoré de Balzac, *Illusions perdues*

Hippolyte Souverain, 1839



À Angoulême, le jeune poète Lucien Chardon, bientôt de Rubempré, fréquente le salon de Louise de Bargeton, dont il tombe amoureux et avec qui il part pour Paris. Là, il plonge dans le monde des lettres et de la haute société, découvrant une ville où l'élégance des gens bien nés contraste brutalement avec la modestie de sa condition. Chef-d'œuvre de La Comédie humaine, Illusions perdues peint les mœurs provinciales et parisiennes et révèle les coulisses de la librairie, du théâtre et du journalisme. Mais, au-delà du réalisme de ces milieux, c'est une fresque immense des désirs et des désillusions, où la quête de gloire se heurte à la cruauté sociale.

Pendant sa première promenade vagabonde à travers les Boulevards et la rue de la Paix, Lucien, comme tous les nouveaux venus, s'occupa beaucoup plus des choses que des personnes. À Paris, les masses s'emparent tout d'abord de l'attention : le luxe des boutiques, la hauteur des maisons, l'affluence des voitures, les constantes oppositions que présentent un extrême luxe et une extrême misère saisissent avant tout. Surpris de cette foule à laquelle il était étranger, cet homme d'imagination éprouva comme une immense diminution de lui-même. Les personnes qui jouissent en province d'une considération quelconque, et qui y rencontrent à chaque pas une preuve de leur importance, ne s'accoutument point à cette perte totale et subite de leur valeur. Être quelque chose dans son pays et n'être rien à Paris, sont deux états qui veulent des transitions ; et ceux qui passent trop brusquement de l'un à l'autre, tombent. Dans une espèce d'anéantissement. Pour un jeune poète qui trouvait un écho à tous ses sentiments, un confident pour toutes ses idées, une âme pour partager ses moindres sensations, Paris allait être un affreux désert. Lucien n'était pas allé chercher son bel habit bleu, en sorte qu'il fut gêné par la mesquinerie, pour ne pas dire le délabrement de son costume en se rendant chez madame de Bargeton à l'heure où elle devait être rentrée ; il y trouva le baron du Châtelet, qui les emmena tous deux dîner au Rocher de Cancale. Lucien, étourdi de la rapidité du tournoiement parisien, ne pouvait rien dire à Louise, ils étaient tous les trois dans la voiture : mais il lui pressa la main, elle répondit amicalement à toutes les pensées qu'il exprimait ainsi. Après le dîner, Châtelet conduisit ses deux convives au Vaudeville. Lucien éprouvait un secret mécontentement à l'aspect de du Châtelet, il maudissait le hasard qui l'avait conduit à Paris. Le Directeur des Contributions mit le sujet de son voyage sur le compte de son ambition : il espérait être nommé Secrétaire-Général d'une Administration, et entrer au Conseil-d'État comme Maître des Requêtes ; il venait demander raison des promesses qui lui avaient été faites, car un homme comme lui ne pouvait pas rester Directeur des Contributions, il aimait mieux ne rien être, devenir Député, rentrer dans la diplomatie. Il se grandissait, Lucien reconnaissait vaguement dans ce vieux beau la supériorité de l'homme du monde au fait de la vie parisienne ; il était surtout honteux de lui devoir ses jouissances. Là où le poète était inquiet et gêné, l'ancien Secrétaire des Commandements se trouvait comme un poisson dans l'eau.

Du Châtelet souriait aux hésitations, aux étonnements, aux questions, aux petites fautes que le manque d'usage arrachait à son rival, comme les vieux loups de mer se moquent des novices qui n'ont pas le pied marin. Le plaisir qu'éprouvait Lucien, en voyant pour la première fois le spectacle à Paris, compensa le déplaisir que lui causaient ses confusions. Cette soirée fut remarquable par la répudiation secrète d'une grande quantité de ses idées sur la vie de province. Le cercle s'élargissait, la société prenait d'autres proportions. Le voisinage de plusieurs jolies Parisiennes si élégamment, si fraîchement mises, lui fit remarquer la vieilleries de la toilette de madame de Bargeton, quoiqu'elle fût passablement ambitieuse : ni les étoffes, ni les façons, ni les couleurs n'étaient de mode. La coiffure qui le séduisait tant à Angoulême lui parut d'un goût affreux comparée aux délicates inventions par lesquelles se recommandait chaque femme. – Va-t-elle rester comme ça ? se dit-il, sans savoir que la journée avait été employée à préparer une transformation. En province il n'y a ni choix ni comparaison à faire : l'habitude de voir les physionomies leur donne une beauté conventionnelle. Transportée à Paris, une femme qui passe pour jolie en province, n'obtient pas la moindre attention, car elle n'est belle que par l'application du proverbe : *Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois*. Les yeux de Lucien faisaient la comparaison que madame de Bargeton avait faite la veille entre lui et Châtelet. De son côté, madame de Bargeton se permettait d'étranges réflexions sur son amant. Malgré son étrange beauté, le pauvre poète n'avait point de tournure. Sa redingote dont les manches étaient trop courtes, ses méchants gants de province, son gilet étriqué, le rendaient prodigieusement ridicule auprès des jeunes gens du balcon : madame de Bargeton lui trouvait un air piteux. Châtelet, occupé d'elle sans prétention, veillant sur elle avec un soin qui trahissait une passion profonde ; Châtelet, élégant et à son aise comme un acteur qui retrouve les planches de son théâtre, regagnait en deux jours tout le terrain qu'il avait perdu en six mois. Quoique le vulgaire n'admette pas que les sentiments changent brusquement, il est certain que deux amants se séparent souvent plus vite qu'ils ne se sont liés. Il se préparait chez madame de Bargeton et chez Lucien un désenchantement sur eux-mêmes dont la cause était Paris. La vie s'y agrandissait aux yeux du poète, comme la société prenait une face nouvelle aux yeux de Louise. A l'un et à l'autre, il ne fallait plus qu'un accident pour trancher les liens qui les unissaient. Ce coup de hache, terrible pour Lucien, ne se fit pas longtemps attendre. Madame de Bargeton mit le poète à son hôtel, et retourna chez elle accompagnée de du Châtelet, ce qui déplut horriblement au pauvre amoureux.

- Que vont-ils dire de moi ? pensait-il en montant dans sa triste chambre.



Jean-Claude Izzo, *Total Khéops*

© Éditions Gallimard, 1995

Extrait pages
45 à 47

Temps de
lecture : 2min 45

Jean-Claude Izzo est un auteur de polar marseillais, né en 1945 et décédé en 2000. Fils d'immigrés italien et espagnol, il est longtemps rédacteur en chef du journal communiste La Marseillaise. Il connaît bien les arcanes politiques locales, qui lui inspirent dès 1995 sa trilogie marseillaise, dont Total Khéops est le premier tome. On y suit les pérégrinations de Fabio Montale, flic déclassé de la Brigade de surveillance des secteurs, mélomane, lettré, porté sur la pêche, la soupe au pistou, les femmes et la boisson. Le titre, tiré d'une chanson du groupe de rap IAM, évoque le bordel généralisé qui règne dans les années 90 à Marseille où trafiquants de drogue, proxénètes, mafieux et politiques trempent tous dans la même huile. La ville est un personnage à part entière où iode et essence côtoient autant les dédales du centre-ville que les côtes des calanques.

Le ferry pour Ajaccio quitta la darse 2. Le Monte-d'Oro. Le seul avantage de mon bureau miteux de l'Hôtel de Police est d'avoir une fenêtre ouvrant sur le port de la Joliette. Les ferries, c'est presque tout ce qu'il reste de l'activité du port. Ferries pour Ajaccio, Bastia, Alger. Quelques paquebots aussi. Pour des croisières du troisième âge. Et du fret, encore pas mal. Marseille demeurerait le troisième port d'Europe. Loin devant Gênes, sa rivale. Au bout du môle Léon-Gousset, les palettes de bananes et d'ananas de Côte-d'Ivoire me semblaient être des gages d'espoir pour Marseille. Les derniers.

Le port intéressait sérieusement les promoteurs immobiliers. Deux cents hectares à construire, un sacré pactole. Ils se voyaient bien transférer le port à Fos et construire un nouveau Marseille en bord de mer. Ils avaient déjà les architectes et les projets allaient bon train. Moi, je n'imaginais pas Marseille sans ses darses, ses hangars vieillots, sans bateaux. J'aimais les bateaux. Les vrais, les gros. J'aimais les voir évoluer. Chaque fois, j'avais un pincement au cœur. Le Ville-de-Naples sortait du port. Tout en lumière. J'étais sur le quai. En larmes. À bord, Sandra, ma cousine. Avec ses parents, ses frères, ils avaient fait escale deux jours à Marseille. Ils repartaient pour Buenos Aires. Sandra, je l'aimais. J'avais neuf ans. Je ne l'avais plus revue. Elle ne m'avait jamais écrit. Heureusement, ce n'était pas ma seule cousine.

Le ferry s'était engagé dans le bassin de la Grande Joliette. Il glissa derrière la cathédrale de la Major. Le soleil couchant donnait enfin un peu de chaleur à la pierre grise, lourde de crasse. C'est à ces heures-là du jour que la Major, aux rondeurs byzantines, trouvait sa beauté. Après, elle redevenait ce qu'elle a toujours été : une chérie vaniteuse du Second Empire. Je suivis le ferry des yeux. Il évolua avec lenteur. Il se mit parallèle à la digue Sainte-Marie. Face au large. Pour les touristes qui avaient transité une journée à Marseille, peut-être une nuit, la traversée commençait. Demain matin, ils seraient sur l'île de Beauté. De Marseille, ils garderont le souvenir du Vieux-Port. De Notre-Dame-de-la-Garde, qu'elle domine. De la Corniche, peut-être. Et du palais du Pharo, qu'ils découvriraient maintenant sur leur gauche.

Marseille n'est pas une ville pour touristes. Il n'y a rien à voir. Sa beauté ne se photographie pas. Elle se partage. Ici, il faut prendre parti. Se passionner. Être pour, être contre. Être, violemment. Alors seulement ce qui est à voir se donne à voir. Et là, trop tard, on est en plein drame. Un drame antique où le héros c'est la mort. À Marseille, même pour perdre, il faut savoir se battre.

www.nuitsdelalecture.fr

 @le_cnl

 CNL - Centre national du livre
#nuitsdelalecture



**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE